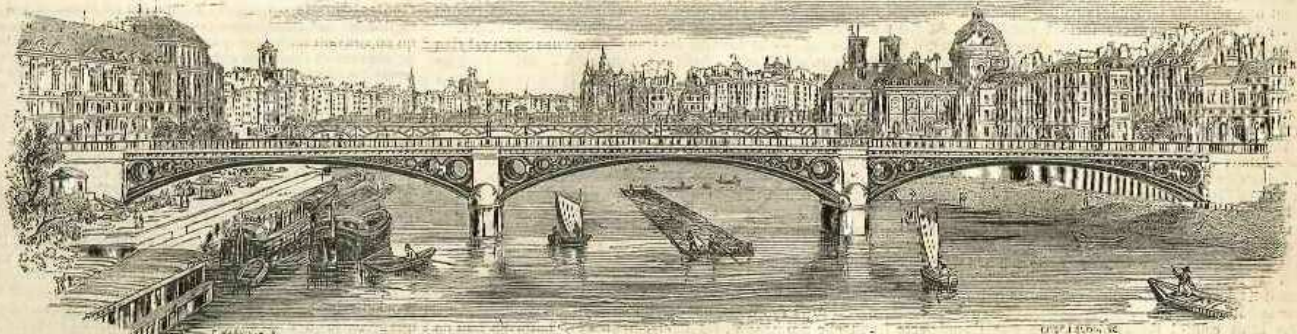


L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 15 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 236. VOL. X. — SAMEDI 23 JANVIER 1848
Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
Ab. pour l'étranger, — 40 — 20 — 40.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. *Séance de la chambre des députés.* — *Courrier de Paris.* — *Aux abonnés des départements.* — *De la voie des chemins de fer.* Traversée à table de pression de M. Foullet. *Une Gravure.* — *Étude par Valentin.* Un lot de bédouins dans les Vosges. — *Le Puff et la réclame.* Illustrations de la nouvelle comédie de M. Scibbo. *Ouze Gravures.* par Cham. — *Statistique des maisons souveraines de l'Europe.* — *Photographie sur papier.* — *Le Risogme.* Carlo, Promesse, partie, par M. Albert Aubert. (Suite). — *Souvenirs de Tahiti.* 1843-1844. *Nouvelles Gravures.* — *La République d'Andorre.* — *Étude sur le journalisme.* — *Le Moyen Âge et la Renaissance.* Cinq Gravures. — *Bulletin bibliographique.* — *Annuaire.* — *Nécrologie.* Polonceau, Cinq Gravures. — *Correspondance.* — *Principales publications de la semaine.* — *Échos.*

Histoire de la Semaine.

Aux piqures souvent pénétrantes de M. de Boissy, aux coups assez étourdissants de M. d'Alton-Shée, aux homélies

présenter aux Chambres un projet de loi pour interdire d'une manière efficace toutes conventions par lesquelles les titulaires d'emplois publics traiteraient de leur démission. » Mais cette note n'a pas eu l'effet amortissant qu'on en attendait.

La veille, le même confident ministériel, donnait, sans la garantir, une autre nouvelle qui valait bien cependant la peine d'être vérifiée, ce qu'il était parfaitement en mesure de faire, sans déplacement. Ne serait-ce aussi qu'une note de tactique pour le besoin de la discussion? La voici : « On assure que le gouvernement a reçu aujourd'hui d'Abd-el-Kader une lettre dans laquelle il déclare s'en rapporter complètement à la sagesse du roi, et accepter avec reconnaissance tout ce que Sa Majesté décidera à son égard. »

REVENUS DES IMPÔTS INDIRECTS. — Le *Moniteur* a publié l'état comparatif du revenu des impôts indirects pour 1846 et 1847. Le déficit de cette dernière année, par rapport à la précédente, est de 2 millions 648,000 francs. Les branches

Quelques brèves remarques. — L'augmentation de 9 millions et demi sur les droits de mutation a pour causes l'acquisition de terrains pour les chemins de fer, les emprunts hypothécaires et les ventes auxquelles le commerce et l'industrie ont été forcés de recourir pour couvrir leurs pertes.

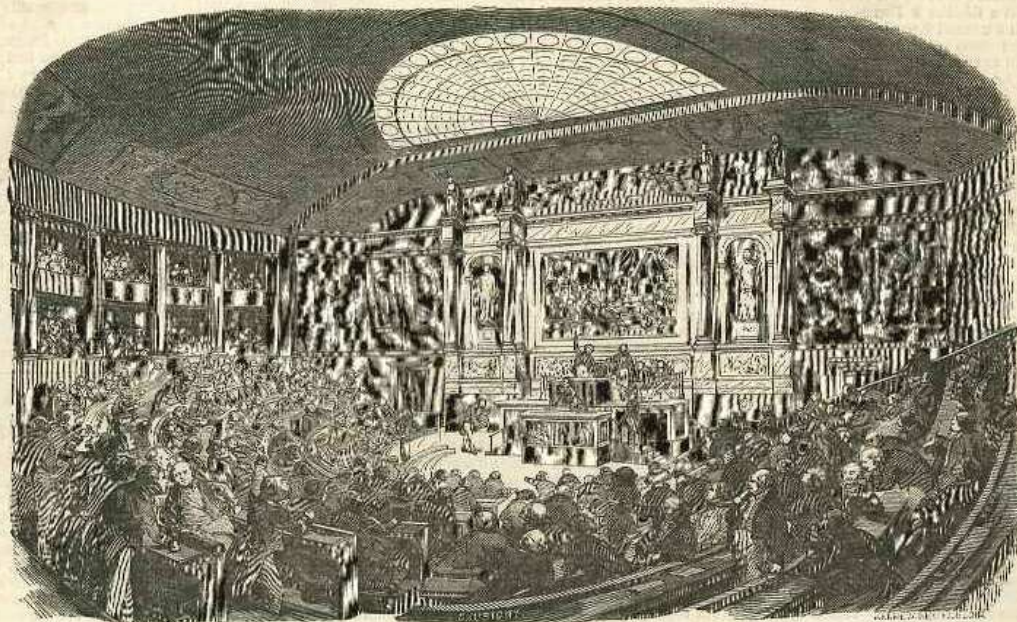
L'accroissement sur le revenu produit par le sucre indigène est le résultat, en majeure partie, de l'augmentation graduelle de l'impôt.

Si le sucre colonial a donné 4,442,000 fr. en plus, le sucre étranger les a donnés à peu près en moins.

L'augmentation de 1,643,000 fr. sur les tabacs tient au désarmement forcé des ouvriers, qui fument d'autant plus qu'ils travaillent moins; — enfin, les impôts indirects ayant augmenté d'année en année de 22 millions en moyenne, l'année 1847 se solde, en définitive, par une différence en moins d'environ 25 millions.

TAITI. — On écrivait de Papeiti, le 1^{er} septembre, au journal *le Phare*, de Cherbourg : « Les naturels de l'île Barclay,

l'une des Pomotou, ayant égaré l'équipage d'une goélette appartenant à M. Rousseau, armateur français à Papeiti, M. le gouverneur des îles de l'Océanie jugea à propos de tirer vengeance de cet attentat, sur les plaintes du propriétaire de la goélette. A cet effet, une compagnie de grenadiers du 1^{er} régiment d'infanterie de marine, sous les ordres de M. Ribours, capitaine d'état-major, fut embarquée sur le *Gassen-dé*, qui partit de la rade de Taïti le 4 août, et arriva devant l'île Barclay le 7. Cinquante hommes furent débarqués et parcoururent l'île sans rencontrer un seul insulaire. Cette île a environ 5 kilomètres de



Séance de la chambre des députés.

Cette discussion du projet d'adresse à la chambre des députés a eu pour préface des révélations assez peu édifiantes sur les abus d'influences mises en jeu pour assurer la réélection d'un député ministériel de la Haute-Loire, M. Richon des Bruns, et des interpellations de M. Odilon Barrot à M. le président du conseil sur le trafic de places auquel on se livre dans son cabinet particulier. Lundi dernier, le chef de l'opposition avait fait connaître son intention de provoquer à la séance de jeudi, de la part de M. Guizot, des explications sur ce genre de commerce. Mardi matin on lisait dans le *Journal des Débats* : « On annonce que le gouvernement va

de revenu en progrès sont les droits sur les sucres colonial et indigène, les droits sur les sels, sur les tabacs, sur les mutations. De ces diverses sources est sortie une augmentation de 25 millions et demi, qui a réduit à 2 millions 648,000 francs la diminution de 26 millions qui s'est manifestée sur les droits du sucre étranger, sur les matières premières introduites pour l'usage de nos manufactures, sur les droits qui frappent les blés à l'importation, sur les postes et sur les boissons.

long, mais elle est très-étroite. Après deux jours passés inutilement à la recherche des insulaires, sur l'indication d'un Anglais qui habitait cette île, les soldats se rembarquèrent, et le *Gassen-dé* se dirigea vers une autre île, située à quelques lieues de là.

« La compagnie entière de grenadiers et celle du bord furent débarquées, et bientôt elles aperçurent une masse de Kanaques, assis sur les talons, suivant leur habitude, lorsqu'ils veulent se montrer pacifiques. L'Anglais qui avait ac-

Souvenirs de Tahiti. — 1843-1844. — Dessins de H. Charles Giraud.

Les événements dont l'Océanie, et particulièrement les établissements que nous possédons dans les îles de la Société



La reine Pomaré.

ont été le théâtre pendant ces dernières années, ont attiré l'attention publique sur ces pays lointains; mais la nature même de ces événements a concentré tout l'intérêt sur les faits politiques.

Au milieu des mésaventures de M. Pritchard et des infortunes de la reine Pomaré, le voyageur, qui n'envisageait que le côté pittoresque de l'expédition océanienne, a dû rester muet et attendre que des temps plus calmes, des jours plus heureux, lui permissent de lever un coin du voile épais qui enveloppe encore les délicieuses contrées que Cook et Bougainville révélèrent au monde, et qui, depuis, ont eu le triste privilège de jouer un rôle dans les conflits politiques des nations civilisées.

Doux pays de Tahiti, terre embaumée des orangers et des pandanus, pourquoi la fatalité conduisit-elle vers toi l'étranger insatiable de renommée et de richesses? Pourquoi les palmiers verdoyants de tes gigantesques cocotiers révélèrent-elles aux chercheurs de terres ta paisible existence? Sans ce

hasard déplorable, tu reposerais encore dans ce qu'il nous plaît d'appeler les horreurs de l'état sauvage, et tu ne jouirais pas des funestes présents de la civilisation!

Une ère plus heureuse semble cependant devoir s'ouvrir aujourd'hui pour toi à l'ombre de la protection d'un grand peuple. — Puisse-t-elle se perpétuer, comme nous l'avons vu commencer, dans les liens d'une sympathie aujourd'hui rétroproque, et qui, de notre part, a toujours existé, même pendant nos luttes.

Nous éprouvons une impression douce et pénible à la fois, en nous reportant à ces jours de Tahiti déjà loin dans le passé, et que nous ne pouvons plus espérer dans l'avenir. — Nous regrettons la brise si tiède, les montagnes si accidentées et si vertes, les ombrages si discrets, les couronnes parfumées de rauti, les chants langoureux du vivo, les danses échevelées aux sons du pahu retentissant, et la naïve hospitalité de ce peuple aimant.

Que la baie de Papeete était fraîche et gracieuse au mois de novembre 1843! — Nous descendîmes à terre, et quoique ce même jour les destins de ce pays eussent été irrévocablement fixés, rien cependant, dans la population, ne révélait cette préoccupation, cette inquiétude remuante, qui précède et qui suit, en Europe, les changements importants dans la situation politique d'un peuple.

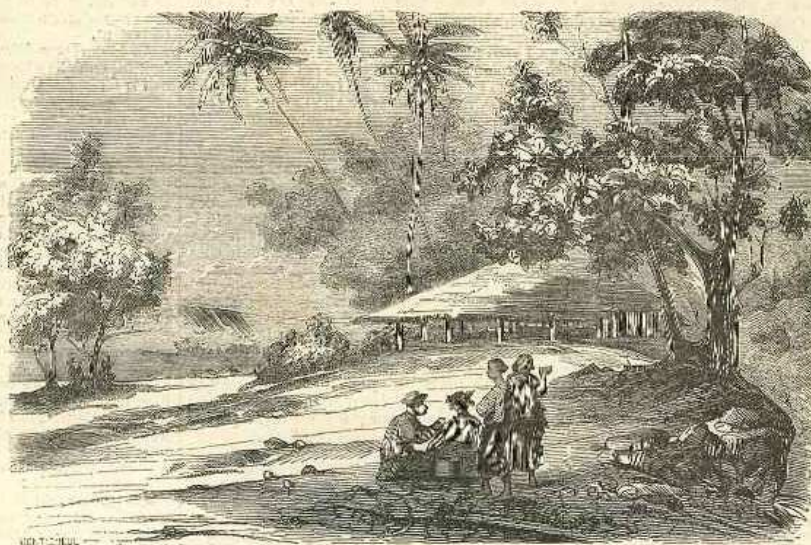
La reine Pomaré avait quitté sa demeure officielle, pour se retirer dans une petite case en bois, que des conseillers officiels lui avaient présentée comme un refuge inviolable. — Pauvre Pomaré! qui ne savait pas qu'aux yeux des représentants de la France son ignorance et ses malheurs étaient ses premiers, ses seuls titres à l'invulnérabilité!

Nous nous dirigeâmes, par un sentier bordé d'arbres à pain et d'orangers, vers la nouvelle retraite de la reine. Pomaré était hors de la case avec quelques femmes, qui, paraissant peu soucieuses de ce qui venait de se passer, cueillaient les fleurs embaumées du tiaré pour les enfiler, en gracieuses couronnes, aux bouquets éclatants de l'auié.

Craignant que notre présence ne fût considérée comme



Le régent Paraita.



Case de prédilection de la reine Pomaré à Paofai.

victorieuse des entraves qu'elle avait si longtemps éprouvées.

Nous vîmes aussi le vieux chef Tati, contemporain de Cook, qu'il se rappelle avoir vu à Tahiti; Utami, plus âgé encore que Tati, et qui cependant a longtemps dirigé contre nous les efforts de ses compatriotes abusés.

Nous saluâmes ces vieux débris d'une époque intéressante, qui n'a plus à Tahiti qu'un petit nombre de représentants; mais nous n'osâmes leur demander s'ils bienfaits de la civilisation, dont jouit leur pays depuis plus de quarante ans, avaient rendu leurs mœurs meilleures, leurs fils plus braves et plus vigoureux, leurs filles plus douces et plus sages, leurs vieillards plus prudents et plus sobres, le peuple plus heureux... Nous n'osâmes pas.

En poursuivant notre promenade, nous vîmes, à l'ombre des bananiers et sous une pièce d'étoffe gracieusement suspendue en forme de tente aux branches d'un citronnier, l'une de ces filles au teint brun dont les regards font perdre le souvenir de la patrie.



Tati, chef principal du Teva-i-Uta.

une insulte au malheur, nous passâmes rapidement, et, suivant la plage jusqu'à Paofai, nous arrivâmes à la case de prédilection de Pomaré.

C'est dans ce lieu tranquille et frais, d'où l'on découvre la belle rade de Papeete sans être exposé aux visites importunes des étrangers, que venait se réfugier la reine lorsqu'elle voulait échapper aux réceptions d'apparat que lui faisaient subir d'ennuyeux mentors.

Que de fois depuis nous avons visité ces lieux, que de fois nous avons partagé le repas tahitien servi sur de larges feuilles d'hibiscus, et offert avec une si franche hospitalité! Peut-être ne devons-nous plus revoir nos hôtes de Paofai; mais bien des années s'écouleront avant que les noms de Véhari, d'Horohia et de Pohétearé ne s'effacent de notre mémoire.

En quittant Paofai, nous reprîmes le sentier de l'intérieur, qui redescend vers Papeete, parallèlement à la plage, et nous arrivâmes à l'ancienne demeure de la reine, au moment où les grands chefs de l'île, convoqués par le gouverneur, se réunissaient pour assister à une assemblée où l'on devait conférer des affaires du pays.

Parmi ces chefs, nous remarquâmes le régent Paraita, dont nous connaissions la conduite ferme et dévouée au milieu des circonstances difficiles qu'on venait de traverser; le grand-juge Hitoti, qui, depuis, malgré son âge et ses infirmités, a vaillamment combattu dans nos rangs et est mort au service de la France, le jour même où il recevait la décoration de la Légion d'honneur et où les canons du vaisseau anglais le *Collingwood* saluaient nos couleurs unies à celles de Tahiti. Brave Hitoti! ses derniers instants ont été embellis par la pensée que l'œuvre qu'il avait contribué à fonder sortait enfin



H. Tati, président de la haute cour indigène.

Elle était assise, les jambes croisées, les reins enveloppés d'un pareu; une pièce d'indienne à larges fleurs, jetée négligemment sur les épaules, laissait à découvert ces formes ravissantes que les Tahitiennes doivent à la seule nature et qu'elles ont la pudeur de ne pas emmailloter. Elle tressait sa longue et brillante chevelure en adressant au petit miroir placé devant elle un sourire significatif, qui laissait apercevoir une admirable dentition.

Nous demandâmes le nom de cette jolie fille; elle s'était appelée Puahiohio, mais elle venait de quitter ce nom pour prendre celui de Mary, qui rappelait sans doute quelque circonstance importante de sa vie, peut-être quelque affection britannique. Les changements de nom de ce genre sont très-fréquents à Tahiti et dans les îles environnantes; ils ont lieu surtout quand une famille a à déplorer la perte de l'un de ses membres, ou qu'elle est frappée de quelque autre manière dans ses affections. — Nous avons connu plusieurs vieillards qui ont pris le nom de Mahaëna, parce que leurs enfants avaient péri en combattant dans cette sanglante rencontre, où l'élite de la jeunesse tahitienne resta sur le terrain.

Nous entrâmes dans la case près de laquelle était Mary. — Les habitants nous reçurent avec affabilité, mais sans se déranger de leurs occupations.

Au milieu de l'unique pièce qui forme presque toujours la demeure d'une famille tahitienne, un jeune homme et une jeune femme étaient assis, et dépeuillaient, au moyen d'une coquille tranchante, des fruits d'arbre à pain de leur enveloppe extérieure. Tous deux portaient le pareu, longue pièce d'étoffe qui s'enroule autour des reins et tombe jusqu'aux pieds; le costume de la femme était complété par une robe de mousseline blanche à larges raies bleues, en forme de peignoir et recouvrant le pareu.

Les pieds et le cou, chez les hommes comme chez les femmes, restent toujours complètement nus; mais il est rare que la tête ne porte pas quelque ornement; une branche pliée en forme de couronne, une fleur, une feuille, une tige d'herbe, un rien, deviennent entre leurs mains des objets de parure qu'ils savent disposer avec une grâce, une coquetterie, dont ils ont seuls le secret.



Jeune fille à sa toilette.



Intérieur de case à Tahiti.



Coiffure de femme.



Coiffure d'homme.

La jeune femme chez qui nous étions portait une couronne de fougère, et son mari n'avait autour de la tête qu'une simple feuille de cocotier dont l'extrémité se relevait élégamment sur le côté. — Ce dernier ne portait pas alors la chemise courte et à large col rabattu que les hommes laissent ordinairement flotter sur le pareu. Il avait toute la partie supérieure du corps découverte et un riche tatouage bleu couvrait ses reins et une partie de ses épaules.

Près de ces deux personnages, un enfant de deux ans à peine se roulait sur une natte, en mordant dans une énorme goyave, dont il se barbouillait joyeusement la face. Dès qu'il aperçut nos cigares, il jeta loin de lui le fruit qu'il savourait; puis, se tournant d'un air riant vers l'un de nous : « Avaava iti ! Un peu de tabac ! » Nous nous empressâmes de satisfaire ce fumeur en bas âge. Après avoir avoir aspiré et renvoyé quelques bouffées avec autant d'aisance qu'aurait pu le faire un habitué de l'estaminet Hollandais, il offrit le cigare à sa mère, qui en usa de même, et le passa à son mari, qui le rendit enfin, mais considérablement diminué, au véritable propriétaire.

Nous fîmes une distribution de tabac, qu'on accepta sans façon : on nous offrit en échange quelques cocos, qui furent ouverts, dépouillés de leur écorce et ouverts en un clin d'œil et avec une merveilleuse dextérité.

Pendant que nous nous désaltérions, Mary rentra d'un air un peu confus, car elle était restée longtemps à sa toilette; mais aussi qu'elle était fraîche et jolie ! Nous la complimentâmes. Elle rougit d'abord, et se cacha le visage dans son mouchoir de soie. Puis, prenant tout à coup son parti, elle sauta légèrement sur un lit de napé, prit la guimbarde et se mit à jouer avec fureur l'air chéri des Tahitiens : *Malboroug s'en va-t-en guerre*, etc.

Bonne Mary ! Elle ne nous a jamais quittés, elle ! Quand nos soldats et nos matelots gravisèrent, hale-tants et sous les coups de fusil, les roches escarpées de Papenoo et de Faula-lua, légère comme le puaariho des montagnes, elle courait dans la vallée et revenait avec une provision d'oranges, qu'elle lançait, en riant, à la tête de ses amis épuisés. P. B.